

# Sommaire

## ► Interstyles

- Cosplay ..... 8  
Michel PAGEL
- Le Choix du quêteur ..... 36  
Thierry DI ROLLO
- L'Homme ..... 56  
Paul McAULEY

## ► Carnets de bord

### BALLADES SUR L'ARC

- Objectif Runes : les bouquins, critiques & dossiers ..... 76
- Le coin des revues,  
*par Thomas Day* ..... 113
- A la chandelle de maître Doc'Stolze :  
un italien, un belge et un français  
*par Pierre Stolze* ..... 116
- Paroles de Libraire : Au cœur de l'Antre-Monde  
*par Hervé Le Roux* ..... 120

### AU TRAVERS DU PRISME : MICHEL PAGEL

- Michel Pagel :  
ou l'imaginaire comme une fenêtre ouverte,  
*par Richard Comballot* ..... 126
- Bibliographie de Michel Pagel,  
*par Alain Sprauel* ..... 170

### SCIENTIFICTION

- Comment survivre à un contact alien,  
*par Roland Lehoucq & J. Sébastien Steyer* ..... 178

### INFODÉFONCE ET VRACANEWS

- Paroles de Nornes : pour quelques news de plus,  
*par Org* ..... 188
- Dans les poches,  
*par Pierre-Paul Durastanti* ..... 190

# Editorial

---

**Qu'on soit professionnel** ou simple amateur, s'il est une chose, dans l'édition, qui donne lieu aux fantasmes les plus saugrenus, aux idées les plus fausses, voire aux mensonges les plus éhontés, ce sont bien les chiffres de vente. Un sujet sensible s'il en est, plus encore, peut-être, dans une période comme celle que nous traversons, à savoir compliquée, on l'a dit et redit ici, et ce pour des raisons conjoncturelles de tous ordres (au point que, plutôt que de parler de « période », formule qui sous-entend une parenthèse avant un retour aux conditions précédant ladite parenthèse, peut-être serait-il plus juste de parler d'économie nouvelle en devenir, d'un système en phase terminale sur les bientôt cendres duquel se devinent çà et là les repousses d'un environnement économique et commercial inédit, mutation qui, pour avoir été ignorée depuis trop longtemps, est en cours de réalisation à un coût humain exorbitant — autant dire qu'on n'a pas fini d'en chier). Bref... Les chiffres. Les vrais. Bêtes et méchants. Que disent-ils ? Quelques secondes d'observation d'un tableau récapitulatif de ventes suffisent pour comprendre pourquoi les grands groupes se moquent copieusement des littératures de genre, sauf à mener quelques coups (qu'on prendra alors souvent soin de travailler en dehors des rayons dédiés), et gérer le succès né d'une adaptation cinéma ou télé. Pourquoi ? Parce que, globalement, on a beau dire et faire, elles vendent en secteur adulte *considérablement* moins que le reste (une évidence qu'il n'est pas inutile de rappeler). Ainsi, prenons le gros, l'imposant succès actuel né au cœur de nos domaines (le seul, en fait, si on oublie les rayons jeunesse), le cycle du « *Trône de fer* » de George R. R. Martin, une œuvre qui, en France et ailleurs, connaît une explosion des ventes suite à son adaptation en sérié télé par la chaîne américaine HBO. Le premier tome de l'intégrale en question, paru chez J'ai lu en janvier 2010, s'était écoulé, fin mai 2013, soit en trois années et demie, à 231 000 exemplaires. Enorme, me direz-vous. Sans doute. Et pourtant, finalement, assez peu si on compare aux 870 000 exemplaires du tome 1 de « *Fifty Shades* » de E.L. James, chez Lattès, vendus en six mois, voire aux 100 000 exemplaires d'*Inferno*, de Dan Brown, toujours chez Lattès, écoulés cette fois en... une semaine. (Ami stagiaire en mal d'emploi, plutôt que de t'user les poings sur la porte de ta revue préférée, un conseil à pas cher : va donc faire un tour du côté des éditions Lattès, car à mon sens, à l'heure qu'il est, même leurs lettres de refus sont rédigées sur du papier doré à l'or fin...) C'est bien simple, au jeu des comparaisons genre/non genre, sur les vingt plus grosses ventes réalisées au cours de la dernière semaine du mois de mai dernier, seuls deux livres appartenaient à nos domaines de prédilection : *22-11-63*, le dernier roman de Stephen King, en treizième place (titre qui réalise tout de même un joli chiffre — 81 000 exemplaires depuis parution —, confirmant de fait le retour du King au rang des gros vendeurs, et c'est tant mieux), et *Le Trône de fer*, intégrale T.1 (évidemment), en... vingtième position. Point barre. On l'a dit, les groupes se désintéressent du genre, sauf à gérer un fonds préexistant (qui s'amaigrit chez beaucoup), et à orchestrer quelques coups éditoriaux plus ou moins hasardeux. Une politique qui n'est pas sans conséquences positives, puisque c'est sans conteste ce désintérêt de fait (quoique non formulé) qui a permis le développement de maisons dédiées, et pour certaines de taille tout à fait respectable (on pense à Bragelonne, évidemment, même si le « modèle Bragelonne » semble sérieusement s'essouffler en raison même de la structure économique des genres dans lesquels s'exprime l'éditeur, limite qui le contraint d'ailleurs

à aller labourer de nouveaux champs littéraires avec plus ou moins de bonheur). Bref, les littératures de genre, pour partout qu'elles soient désormais, se vendent globalement assez peu, tant en terme de nouveauté que de fonds. Autre constat chiffré : si vous voulez vraiment de grosses ventes dans le domaine, il faut se rendre dans les rayons dédiés aux adolescents. Pas de grande surprise non plus à ce niveau : *Hunger Games* (le tome 1 de la trilogie de Suzanne Collins, chez Pocket Jeunesse, s'approche des 320 000 exemplaires à ce jour) et autres bouquins signés Rick Riordan (Albin Michel) cartonnent, sans parler des mièvreries d'Anne Robillard (Michel Lafon). Là, le genre est roi, c'est l'évidence ; une couronne qui chute du front de ce dernier dès qu'on le sort du rayon jeunesse : il y a matière à se demander si certains classiques (on pense aux cycles constitutifs du Champion éternel d'un Michael Moorcock, « *Elic* » ou « *Hawkmoon* », par exemple) ne mériteraient pas l'expérience d'une nouvelle vie du côté de la littérature jeunesse afin de leur reconstituer un lectorat... Ultime constat : si la *fantasy* reste très loin devant la SF et le fantastique en terme de ventes (à quelques rares exceptions près ; et j'omets ici volontairement la bit-lit, construction commerciale marketée qu'on se gardera bien de considérer comme un genre à part entière), ses chiffres moyens se sont globalement tassés (hors titres « supportés » par l'image, on l'a dit, « *Games of Thrones* » et autres hobbieries signées Tolkien). On prendra pour référence la « *Chronique du tueur de roi* » de Patrick Rothfuss, une série au fort potentiel commercial publiée par Bragelonne et lancée à grands renforts d'investissements commerciaux. Paru fin 2009, il s'est vendu de l'édition classique du *Nom du vent*, premier volet du cycle, environ 14 000 exemplaires. Un joli chiffre, certes, mais qui n'en est pas moins décevant et bien en dessous de ce que pouvait espérer ce type de série il y a dix ans tout juste. En France, la *fantasy* a plus ou moins rattrapé un demi siècle de retard éditorial par rapport au monde anglo-saxon, et peine désormais, selon toute vraisemblance, à se renouveler, même si le volant de lecteurs captifs demeure non négligeable...  
Donc, les littératures de genre se vendent peu. C'est entendu. Beaucoup moins en tout cas ce que qu'on trouve réuni sous l'intitulé mainstream. On y voit quelques rares best-sellers, mais ces derniers ont presque systématiquement besoin d'un appui mass-média (télé, cinéma) pour acquérir une vraie représentativité. Et encore sont-ils si peu nombreux qu'il est aisé de les réduire à leur véritable statut, celui d'arbre cachant la forêt. Et même dans ce cas, ils ne rivalisent pas avec les gros vendeurs hors genres. ●●●



# Editorial

---

●● Très bien. Sans oublier que si on enlève le « champ jeunesse » du bilan, là, c'est clairement la peau de chagrin. Parfait. Mais se vendent-elles moins qu'avant pour autant ? *Bien avant* ?... Au regard de l'offre pléthorique actuelle, on serait finalement tenté de répondre que non (entendons-nous : il est ici question des littératures de genre dans leur ensemble, pas de la seule science-fiction, domaine qui, en tout cas en secteur adulte, traverse une crise sérieuse). Le marché s'est diversifié et hyper-segmenté, en âges, en genres et sous-genres. De fait, les ventes sont fortement ventilées, dispersées.

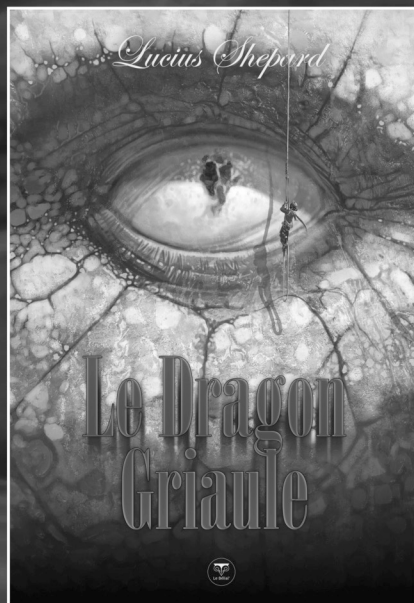
Pourtant, lorsqu'on réunit tout ça, l'ensemble des segments composant les domaines de l'Imaginaire en librairie, on constate que le secteur pèse un poids considérable, et en tous cas non négligeable. D'où la question : pourquoi, en ce qui concerne le secteur adulte, les groupes éditoriaux paraissent-ils se désengager ? Sans doute parce que ce type de littérature s'accommode mal des impératifs de l'édition de groupe moderne dictés par l'actionnariat. A savoir des marges à deux chiffres et un retour sur investissement des plus courts. Or, l'édition de genres plus qu'une autre exige du temps, une vraie culture du domaine, une politique d'auteurs, de gestion de catalogue, de suivi... L'éloge de la patience, en somme, quelque chose qui tient de l'édition bonzaï, une retaille menue mais perpétuelle au rythme des saisons, du temps qui passe. De l'édition durable, en somme, et à dimension et enjeux humains. Si si. Toutes choses très éloignées des préoccupations d'un champ industriel tourné vers le seul instant présent et le marketing massif. En définitive, l'édition de genres nécessite de la prise de recul vis-à-vis des chiffres énoncés plus haut, une vision plus globale sur une échelle de temps plus longue.

De l'édition durable, on vous dit. Nous évoquions au début du présent papier une « économie nouvelle en devenir ». Gageons que dans cette dernière, il y aura aussi un retour à certaines valeurs, à commencer par celles du texte, et du simple plaisir qu'on éprouve à le lire. Et dans ce registre, bien au-delà des chiffres, les littératures de genre ont un peu plus qu'une carte à jouer.

Olivier GIRARD

---

# Griaule est de retour...

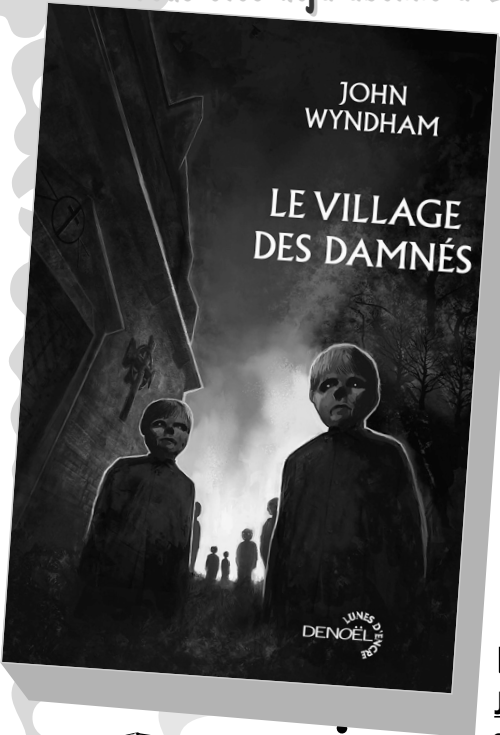


Après **Le Dragon Griaule**, prix Imaginales 2012, Lucius Shepard ajoute un nouveau chapitre à sa saga avec **Le Calice du Dragon**, roman inédit proposé par le Béalial' en exclusivité mondiale.

Couverture et illustrations intérieures de Nicolas Fructus.  
Roman inédit traduit de l'anglais par J.-D. Brèque.  
Dans toutes les bonnes librairies depuis le 23 mai.  
272 pages, 20 euros.

Éditions du Béalial'  
50, rue du Clos — F-77670 Saint-Mammès  
Diffusion Sodis/CDE1  
[www.belial.fr](http://www.belial.fr)

Vous êtes déjà abonné à **BIFROST**? Parrainez l'un de vos amis (ou ennemis !) et recevez l'omnibus *Le Village des Damnés (suivi de Chocky)*, un livre qui fout vraiment la trouille (chez Denoël, un éditeur qui fout aussi vraiment la trouille).



**Option 1**

**Je suis déjà abonné** et je parraine un pote pour un an (5 n°) à compter du n°72 ; je reçois *Le Village des Damnés* de John Wyndham (Denoël) et j'ai bien de la chance. Je joins un chèque de 45 € plus 6 € de participation aux frais de port, soit **51 €** et c'est pas cher payé (60 € pour l'étranger)\*, et je vous refile sur papier libre mon adresse et celle du nouvel abonné.

**Option 2**

**Je ne suis pas encore abonné**, je suis au bord du gouffre. Aussi je m'abonne à compter du n°72 et je reçois gratos *Le Village des Damnés* de John Wyndham (Denoël). Je joins un chèque de 45 € plus 6 € de participation aux frais de port, soit **51 €** et c'est pas cher payé (60 € pour l'étranger)\*, et vous retourne le coupon ci-dessous ou mon adresse sur papier libre (et c'est la fête, et vous êtes beaux, et ma vie prend sens, enfin !).



Merci de libeller les chèques à l'ordre de :  
**Le Bérial'**  
 50 rue du Clos  
 77670 SAINT MAMMES, FRANCE

Pour l'étranger, les règlements sont à effectuer par mandat international uniquement, ou CB via notre site Internet [www.belial.fr](http://www.belial.fr)  
 \* offre valable jusqu'à la parution du *Bifrost* n°72, le 24 octobre 2013.

NOM ..... PRÉNOM .....

ADRESSE .....

CODE POSTAL ..... VILLE .....

COURRIEL ..... DÉCLARATION D'AMOUR .....

# Interstyles



*Michel Pagel  
Paul McAuley  
Thierry Di Rollo*

.....

# Michel PAGEL

**A** l'instar d'un certain nombre d'auteurs de sa génération, Roland C. Wagner en tête, Michel Pagel est un « pur produit » Fleuve Noir, l'un des enfants de la collection « Anticipation ». Il y a fait ses armes au fil des romans publiés, avant de connaître une période de flottement à la disparition de la mythique collection (réorientant pour partie sa carrière vers la traduction, activité qu'il n'a depuis jamais abandonnée) pour finalement trouver de nouveaux espaces éditoriaux. Si pendant longtemps, dans l'esprit de certains commentateurs, il y avait les auteurs « Anticipation » et les autres (les autres étant pour l'essentiel les auteurs Denoël et J'ai lu, supposés, pas toujours à raison, d'une exigence littéraire supérieure), Michel n'a jamais renié, loin s'en faut, sa filiation éditoriale, bien conscient de ce qu'il doit au Fleuve et à l'éditrice Nicole Hibert notamment. « Au sens de mes ambitions, oui, je suis un auteur de romans populaires. » Avant d'ajouter, non sans humour : « Au sens de mes ventes, non, hélas. » Ou encore : « Mes auteurs préférés sont des auteurs populaires, c'est-à-dire des gens qui racontent une histoire que n'importe qui peut comprendre. (...) Je donne tout Duras et Robbe-Grillet (et toute la clique) contre un San Antonio. » Le père de Bérurier, publié au Fleuve Noir, évidemment... comme quoi, les choses sont somme toute assez cohérentes dans le parcours de notre homme. Pour le reste, et avant de lui laisser la parole, on rappellera que Michel est né en 1961 dans la région parisienne (qu'il a quittée depuis, direction le sud-ouest). Son premier roman publié, *Demain matin, au chant du tueur !, voit le jour en 1984. Une quarantaine d'autres suivront, à un rythme assez soutenu, excepté sur ces dernières années, où notre homme se fait sensiblement plus discret. Il est le lauréat de deux Grand prix de l'imaginaire, un en tant que romancier (pour Le Roi d'août, paru chez Flammarion), l'autre en qualité de traducteur (pour le roman La Paix éternelle de Joe Haldeman, chez Pocket), sans oublier un prix Rosny Aîné et un Julia Verlanger (les deux pour L'Equilibre des paradoxes ; Fleuve Noir en 1999, réédité chez Denoël en 2004). Si Michel avoue un goût tout particulier pour le fantastique, la longue nouvelle que nous vous proposons ici n'en est pas moins un récit de science-fiction... Il y dépeint un monde qui, malgré un décalage certain, s'avère beaucoup moins éloigné du nôtre que ce à quoi nous pouvions nous attendre. Dérangeant, voire carrément flipant, en somme... Comme toute bonne science-fiction.*

Déjà publié dans Bifrost :

- « Le Goût du sang » in Bifrost 30
- « Le Monde des A, ou la destruction organisée d'une utopie par le professeur A. E. Vandevogtte » in Bifrost 52





LA FILLE ÉTAIT UNE BARBIE, cela ne faisait aucun doute : elle en avait la chevelure et la tenue chic — très élimée mais qui avait dû engloutir une grande partie de son maigre budget.

Le garçon, de dos, ne montrait qu'un imperméable et un chapeau. Un Marlowe ? Un Maigret ? En tout cas une de ces ids bon marché populaires dans les sleumes et qui, au bout du compte, condamnaient à y rester. Depuis quand n'y avait-il pas eu de Maigret sur le décapodium national, sans parler du pentapodium continental ? Des dizaines d'années. Il faudrait un joueur exceptionnel pour changer cela, et un joueur exceptionnel ne choisirait pas une id à la popularité trop locale pour atteindre un jour le podium mondial.

Le garçon et la fille s'embrassaient au beau milieu de la rue. Ils avaient l'âge où l'on peut se permettre cela en se moquant du regard des autres et des nanocams.

Qu'ils en profitent, se dit Tristan Zorro en passant à leur hauteur : ils n'avaient aucun avenir ensemble — à moins de choisir sciemment de passer leur vie dans un des immeubles délabrés alentour. Déjà, à l'échelon régional, une Barbie ne saurait vivre qu'avec un Ken, un Maigret aurait besoin d'une tout autre épouse et un Marlowe n'aurait pas de partenaire attirée.

Pas plus qu'un Zorro, dont les rapports amoureux, à haut niveau, se résumaient à des baisers volés aux jeunes femmes en détresse qu'il sauvait. Tristan, Zorro des sleumes, pouvait encore les emmener au lit sans déchoir. Chaque fois que l'envie l'en prenait, il s'aventurait dans les rues les plus sombres à la recherche d'une Barbarella ou d'une Guenièvre menacée par un Dracula, un Joker ou, le plus souvent, une bande de noïdes. Les méchants répliquaient rarement aux arguments de son épée et la fille se retrouvait dans ses bras une fois sur deux, ce qui n'était pas une mauvaise moyenne.

Il ne revoit jamais ces amantes d'un soir. La seule qu'il aurait envie de revoir, se disait-il souvent, serait celle qui ne lui demanderait pas d'ôter son masque, et il n'était pas à la veille de la rencontrer.

Tristan avait choisi d'incarner Zorro en grande partie pour le masque. Sans doute aurait-il pu tout aussi bien jeter son dévolu sur Batman ou Darth Vader, mais sa rapière avait en quelque sorte décidé pour lui. Il l'avait héritée de son père, d'Artagnan sans envergure n'ayant jamais dépassé le multipodium local et mort au cours d'un duel contre un rival,



lors de la dernière grande vogue des ids de cape et d'épée. Ce jour-là, lui s'était juré de ne jamais se prendre au jeu. Cela signifiait bien sûr qu'il ne monterait pas très haut, mais avait-il envie de s'élever dans cette société ?

Noïde, voilà le seul statut qui lui aurait convenu d'un point de vue moral, mais il n'avait jamais eu le courage de l'adopter car cela ne conférait aucun droit légal. On devenait noïde pour diverses raisons, dont l'insoumission n'était pas, de loin, la plus répandue. Bien plus nombreux étaient ceux que leur incapacité à conserver une id crédible plus d'un jour ou deux reléguait dans l'anonymat. Nés de piètres joueurs ou, déjà, de noïdes n'ayant pas su leur insuffler la vocation, ils n'étaient pas assez malins ni assez retors pour faire semblant. A défaut d'id, ils finissaient toutefois souvent par se trouver un rôle. Le noïde individualiste dépassait rarement l'âge de vingt-cinq ans : on pouvait le voler, le violer, le tabasser, le tuer sans que les autorités sourcillent, et il habitait précisément dans les quartiers où de telles exactions se commettaient tous les jours. Ceux qui appartenaient à cette lie de l'humanité avaient donc tendance à se rassembler sous la houlette d'un joueur solide dont l'id exigeait des comparses, qu'il faisait bénéficier de son statut : chaque Robin-des-Bois avait ses joyeux compagnons, chaque Madame-Claude ses filles, chaque Cléopâtre ses dames de compagnie, chaque Scarface ses hommes de main... Qui touchait aux chevaliers du Roi-Arthur ou aux nains de Blanche-Neige se voyait jugé comme s'il avait touché à Arthur ou à Blanche-Neige eux-mêmes, ce qui était très dissuasif.

Tristan étouffa un soupir alors qu'il arrivait sur l'esplanade centrale de la Cité 28, l'ensemble d'immeubles banlieusard du District 8, Région 1 (dite « parisienne »), Nation 5 (« France »), Continent 3 (« Europe »), où il habitait. N'ayant une vocation ni de martyr ni de sous-fifre, il était condamné à avoir une id. Alors pourquoi pas celle-là ?

La Cité, comme nombre de ses pareilles aux abords de toutes les grandes villes, datait d'avant la Seconde Renaissance, donc d'avant l'Effondrement. Ses façades sales, ses murs lézardés, ses sanitaires et son système électrique défectueux ne pouvaient accueillir que des noïdes et des joueurs de très bas niveau. Tristan s'indignait souvent de la disparité entre ces logements vétustes, entretenus par leurs seuls habitants (donc pas du tout, la plupart du temps), et les appartements modernes — de plus en plus luxueux à mesure qu'on s'élevait de l'échelon régional à l'échelon mondial — où évoluaient les joueurs confirmés. Les machines effectuant l'essentiel du travail de production et d'entretien dans le monde entier auraient pu mettre un terme à cette affligeante pauvreté, réparer



les vieux immeubles ou, mieux, les abattre et en bâtir de nouveaux à peu de frais. Nul, cependant, ne le leur demandait. Tristan s'en indignait, oui, mais ne s'en étonnait pas : qui se serait efforcé de vivre son id avec assez de conviction pour changer d'échelon si même les sleumes étaient agréables ? Pour que fonctionne la société, il fallait des riches et des pauvres, il en avait toujours été ainsi, même avant l'Effondrement. La Seconde Renaissance aurait pu fournir l'occasion d'un remaniement profond, mais structures et enjeux demeuraient. Seule la surface avait changé. Le costume.

L'esplanade avait naguère accueilli espaces verts et fontaine décorative. La seconde ne fonctionnait plus depuis des temps immémoriaux. Les premiers étaient toujours là mais ronces et orties y formaient désormais d'impenétrables buissons gagnant chaque année un peu plus sur les dalles et le goudron qui les entouraient. Un jour, ils dévoreraient les immeubles. Peut-être alors jugerait-on enfin bon d'intervenir, mais Tristan en doutait.

Il explora du regard l'esplanade sur laquelle un soleil d'hiver matinal dardait ses rayons blafards. Le petit jour frileux ne se prêtait pas aux promenades. Seule présence humaine, dans un hall d'immeuble qu'aucune porte vitrée ne protégeait plus des courants d'air, un groupe de dacoïts faisait tourner une pipe et une bouteille. Des hommes de Jean-François Fu-Manchu, le maître occulte de la Cité 28, assez ambitieux et dynamique pour jouer un jour à l'échelon du district si sa popularité finissait par l'emporter sur celle d'Ambroise Fu-Manchu, tenant du titre pour cette id depuis six ans.

La plupart des noïdes masculins de la cité faisaient partie des dacoïts de Jean-François. Le rôle était facile à tenir : il suffisait de porter des haillons, un long poignard à la ceinture, et de prendre l'air méchant — une attitude naturelle à quiconque avait grandi dans ces immeubles. A ce niveau, ceux qui avaient la peau trop claire n'étaient pas même obligés d'user de cosmétiques — ils le seraient si leur maître changeait d'échelon.

Tristan ignora les dacoïts du hall. Certains le regardaient, mais leur appel lugubre (quand il était bien exécuté) ne retentirait pas pour lui. D'une part, ils s'en prenaient rarement aux habitants de leur propre cité ; d'autre part, leurs poignards étaient certes longs, mais moins que sa rapière.

Ce fut néanmoins en leur tournant le dos, et bien à l'abri de sa cape, qu'il prit au creux de la main la bombe qu'il avait dans la poche. Sur la gauche de la fontaine, le nouvel épandeur de nanocams dressait sa silhouette rouge longiligne telle une antique cheminée de paquebot. L'ancien



avait explosé quinze jours auparavant et été remplacé dès le lendemain. Le conseil du district était particulièrement actif, ces temps-ci, en grande partie grâce à son Tintin, auquel chacun prédisait un grand avenir, au moins jusqu'à l'échelon national, peut-être même continental. Imposer une telle id à l'échelon mondial, détrôner un des indétrônables — le Triumvirat Barbie-Superman-Goku — relevait de l'utopie, mais on pouvait toujours rêver.

Au lendemain de son remplacement, le nouvel épandeur avait été gardé par des dacoïts d'Ambroise Fu-Manchu. Constatant qu'ils se heurtaient à ceux de son rival local, le conseil les avait remplacés par des tueurs de Justin Scarface, mais même une partie de ceux-là avaient fini égorgés, si bien qu'on avait renoncé à poster des gardes, s'en remettant aux nanocams que crachait l'épandeur par millions, quatre fois par jour.

Projetées à dix mètres d'altitude, elles retombaient lentement au gré des courants, du vent, et se mêlaient dans l'air aux grains de poussière, invisibles comme eux à l'œil nu, pour s'introduire partout. Qui rentrait chez lui en faisait pénétrer des dizaines par sa porte, qui aéraït sa chambre cinq minutes en laissait passer plusieurs centaines, mais elles se glissaient à vrai dire par le moindre interstice. Leur durée de vie étant à peu près égale au temps qui séparait deux épandages, un épandeur fonctionnel assurait que l'air en soit chargé en permanence et le mot « intimité » privé de sens.

Tristan Zorro passa d'un pas rapide près du tuyau écarlate, haut de trois mètres pour un de diamètre. De l'extérieur, seule sa cape parut le frôler. Une cape sous laquelle son bras se tendait. Une cape dans laquelle une fente était pratiquée... La bombe, une noix malléable d'un composé organique instable qui explosait spontanément trois heures après sa sortie de l'éprouvette, se retrouva collée sur la paroi de l'épandeur tel un vieux chewing-gum. Le colorant rouge qui la teintait la rendait indécélable à l'œil non averti. Tristan était sorti aussitôt après l'avoir fabriquée dans le laboratoire artisanal occupant la moitié de son studio : lorsqu'elle détonerait, il serait loin.

L'explosion n'aurait rien d'impressionnant, mais elle serait suffisante pour démolir le cracheur de mouchards.

Aucune nanocam ne l'avait vu travailler dans son laboratoire, il en était persuadé : il n'avait pas passé toute son adolescence à s'instruire au lieu de faire la fête et de draguer les filles pour se tromper en fabriquant son désactivateur. Il ne le branchait pas en permanence : l'holocentre recevait des images de son studio quand il n'y était pas ou n'y avait que des occupations anodines. Il ne mettait son dispositif en route que lors-



qu'il enlevait son masque — pour se laver, pas même pour dormir — ou se livrait à des activités antisociales telle que la fabrication de bombes artisanales destinées à détruire un des piliers du système.

Il ne se faisait aucune illusion : son action avait un impact ridicule. Plusieurs centaines d'épandeurs étaient installés dans chaque district, plusieurs milliards sur toute la Terre. Priver l'holocentre des images d'une minuscule cité pendant quelques jours n'ennuyait personne au-delà du conseil du district. Mais c'était déjà ça.

Au mieux, il ferait des émules, se disait Tristan. Au pire, il se passerait les nerfs.

Deux jours plus tard, de l'autre côté de l'Océan 2, qui s'était appelé « Atlantique » avant l'abolition officielle des noms pré-Renaissance, Alicia Barbie embrassa Tony Ken et le regarda quitter leur confortable appartement sis sur les hauteurs de l'ex-Los Angeles. Quelques heures plus tôt, ils avaient fait l'amour pour la dernière fois.

C'était elle qui avait insisté. Ils avaient éteint toutes les lumières, sans oublier de débrancher les appareils conservant un affichage numérique ou un témoin lumineux même en état de veille, ils avaient fermé les volets, tiré les rideaux, les double-rideaux, ils avaient fait le noir absolu, puis ils s'étaient déshabillés et glissés sous les couvertures les plus épaisses et les plus sombres dont ils disposaient. Ils s'y étaient lovés tout entiers, sans même laisser dépasser un cheveu. Les nanocams ne verraient rien. Bien sûr, elles enregistraient aussi les sons, mais ils comptaient les réduire au minimum, quitte à se mordre les lèvres.

Ken et Barbie n'étaient pas censés faire l'amour. Ken et Barbie étaient des poupées. Alicia et Tony n'en étaient pas. Pas tout à fait. Pas encore.

Quand son compagnon depuis trois ans fut parti pour la clinique où l'on achèverait de le préparer pour la consultation continentale qui aurait lieu trois mois plus tard, Alicia resta plusieurs minutes immobile dans l'entrée de l'appartement, face à la porte close. Son sourire aurait été crispé même si ses lèvres avaient encore été capables d'autre chose. Elle avait envie de se précipiter à sa suite, de le supplier de renoncer, de se traîner à ses pieds au besoin, mais elle n'en ferait rien : cela tuerait ses ambitions et compromettrait celles de Tony au point qu'il choisirait sans doute de mettre fin à leur association. Elle vivait déjà dans la crainte qu'il ne la quitte pour Vicky Barbie, qui siégeait avec lui au conseil national ; elle n'allait pas l'y pousser.